

En guise d'éditorial

Songe d'une nuit d'automne

Camille Bender†, 1974

J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais en Algérie! Oh bien sûr, ce n'était pas la première fois que je faisais ce rêve, mais jamais comme ce soir-là je n'avais eu, avec autant d'acuité, l'impression de la réalité, et pendant le déroulement de ce songe, je ne cessais de me répéter: «cette fois, je ne rêve pas, ce n'est pas une illusion» et je me pinçais pour me convaincre moi-même de l'évidence des faits.

Est-ce d'avoir retrouvé, la veille, de chers amis d'Algérie avec qui j'avais évoqué les souvenirs heureux de notre jeunesse, est-ce d'avoir regardé avec émotion des photos de notre vie, là-bas, est-ce ce désir perpétuellement refoulé du retour impossible vers le pays perdu? Je ne sais... mais mon rêve m'a entraînée une fois de plus sur cette terre chérie, berceau de mon enfance et de mon bonheur.

Curieusement, je ne retournais pas dans l'Algérie nouvelle... Non, elle était toujours une province française, comme si cette guerre absurde n'avait pas existé, comme si l'exode et ces années d'exil n'avaient été qu'un affreux cauchemar. Tout était tel que j'en ai gardé le souvenir: le drapeau tricolore flottait au mât de l'hôtel de ville, les rues portaient toujours des noms français: Bugeaud, Gallieni, Clemenceau, les églises étaient encore surmontées de la croix, et dans les écoles, les petits écoliers chantaient les rondes de mon enfance: Il pleut bergère ou Meunier, tu dors.

La maison de mes parents n'avait pas bougé, le bougainvillier étalait le long du balcon sa floraison pourpre et fuchsia et dans le petit jardin l'odeur douceâtre des lis se mêlait à celle du rosier rouge toujours aussi prolifique.

Dans le parc voisin, le jacaranda, comme un immense bouquet, trouait

le ciel de ses fleurs bleu-mauve et les perruches de la volière caquetaient parmi les autres oiseaux dont le jacassement m'était si habituel que je le percevais à peine.

Il faisait beau, bien sûr, et le soleil baignait de sa blonde lumière tout le paysage familial, une sorte de béatitude m'engourdissait, une euphorie légère qui me laissait tremblante, me faisant fondre d'émotion devant tant de bonheur.

Mon Dieu! Que c'était bon après tant d'amertume, de se retrouver chez soi dans le décor et parmi les meubles familiaux... que c'était bon de revoir tout intact, comme l'image qu'on en avait gardée, que c'était bon cette reprise de possession de tout ce qui faisait notre vie...

Dans la rue, je rencontrais des voisins, des amis: les gens s'affairaient vers leur travail ou leurs occupations, c'était un jour comme les autres, avec ses joies et ses soucis quotidiens.

Au marché, le vieux Kader vendait toujours ses légumes qu'il pesait sur son éternelle balance fausse et rouillée: «Tiens, je te donne une grenade pour la petite». Des montagnes de tomates, de poivrons, d'aubergines mêlaient leurs couleurs violentes en une symphonie criarde, des jujubes et des figes de Barbarie voisinaient avec des pastèques énormes dont quelques-unes laissaient échapper de leur chair rose de grosses pépites noires.

Chez Périco, le poissonnier, il y avait foule, autour d'un étalage qui sentait l'iode, l'algue et la mer, et où trônait une bourriche d'oursins au milieu des rougets, soles et rascasses fraîchement pêchés.

Partout, une atmosphère familière et bon enfant qui m'emplissait de bien-être, tandis que les petits «yaouleds»

se disputaient autour de mon panier: «J'y porte, Madame, j'y porte».

Sur la place de la mairie que dominait le monument aux Morts (qui donc m'avait dit qu'on l'avait mutilé et enlevé?), je rencontrais Chérifa qui entreprit aussitôt de me raconter sa dernière «chikaya» avec sa belle-mère... non décidément, rien n'avait changé.

Je la laissais devant la Maison des Anciens Combattants où elle rejoignait un groupe de femmes voilées dans leur haïk blanc, qui attendaient une distribution gratuite de semoule.

Dans le port, les dockers chargeaient des tonneaux de vin à destination de Bordeaux ou de Sète, et la mer, presque immobile, scintillait comme un miroir lumineux et bleuté.

Non, rien n'avait changé... Tout était resté comme pétrifié par le temps, pour revenir à la vie, sans la moindre dissonance. Dire que j'avais vécu tant et tant de jours ici, sans reconnaître le charme et la saveur de cette existence... Il faut perdre les êtres et les choses pour enfin les apprécier!

Mais désormais, je saurai goûter la douceur de vivre sur cette terre qui était mienne et dont le «manque» m'avait tant fait souffrir!

Ainsi donc, j'étais de retour... mais non, voyons, je n'étais pas partie, personne n'était parti, c'était une farce sinistre jouée par mon imagination que cette installation ailleurs, ce mal fou du dépaysement, cette angoisse de la solitude parmi des presque étrangers... comment avais-je pu imaginer tout cela?

C'est la pluie qui m'a réveillée, une petite pluie fine et glaciale qui tambourinait sur les volets... adieu mon rêve, adieu les illusions, adieu le bonheur, tout à coup, j'ai eu froid, froid, très froid, jusqu'au cœur!